

Une poïétique de la recherche ¹

Christine Delory-Momberger²

Pas de méthode a priori pour faire en sorte que
Colomb découvre qu'il ne découvre pas les Indes ou le Japon.
René Lourau, Actes manqués de la recherche

Le monde est un oeuf dont éclôt la poule qui le pond.
René Lourau, Implication Transduction

En rapprochant transductivement ces deux citations de René Lourau - dont la première questionne la nature de l'activité de recherche (acte qui comporte toujours son manque?) et dont la seconde résout dans le surréalisme de l'écriture l'aporie des causes premières (l'oeuf ou la poule ?) - nous ne prétendons pas avoir trouvé l'oeuf de Colomb d'une oeuvre qui attend encore ses lecteurs, mais nous souhaitons indiquer ce qui en constitue pour nous un des germes de développement majeurs: l'interrogation qu'elle porte conjointement sur l'acte de recherche et sur les formes (logiques, scripturales) dans lesquelles il se constitue et se fait connaître. Il nous semble que, de façon de plus en plus affirmée avec le temps, les travaux de René Lourau, se présentent comme une poïétique de la recherche, c'est-à-dire comme une théorie de la recherche considérée en tant qu'acte de création. Il nous semble également que, de façon concomitante, ses écrits, en accord avec la poïétique qu'ils exposent, tendent à (tentent de) restituer dans le travail de l'écriture le vif des opérations et des mises en forme qu'ils interrogent et qu'ils décrivent. De sorte que, d'une manière très pongienne, l'oeuvre de René Lourau forme, dans le même temps et dans le même acte, une oeuvre de recherche et une oeuvre d'écriture. On ne s'étonnera pas dès lors des difficultés de lecture qu'elle suscite et, à proprement parler, du scandale qu'elle constitue.

¹ In *Pratiques de formation-analyses* n°40 (René Lourau : Analyse institutionnelle et Éducation), Paris 8, 53-63, 2000.

La littérature comme intertexte

Aux yeux de ses lecteurs, la formation littéraire de René Lourau transparait dans l'éventail extrêmement ouvert de sa bibliothèque qui, à côté des références attendues du sociologue et du politologue, lui fait convoquer et citer les auteurs classiques et modernes, avec une prédilection marquée pour certains d'entre eux: Montaigne, Pascal, Balzac, Poe, Nerval, Lautréamont, Tzara, Breton, Artaud,

Michaux, etc.: «... je suis formé d'abord, reconnaît-il, par le support littéraire, par le roman, par la poésie et par ces transgressions calculées de la séparation des genres qu'offrent, après Lautréamont, dada et le surréalisme.» (LOURAU, 1994, p. 21). Cette présence de la littérature, on le voit, s'inscrit immédiatement dans un dispositif politique qui fait de l'écriture le lieu d'un soulèvement (instituant) de la parole contre les formes instituées de la langue, y compris littéraire (genres, codes). On se souviendra que René Lourau, convertissant son premier projet de thèse au contact de Henri Lefebvre, débute sa carrière de sociologue par une recherche socio-historique sur le surréalisme et sur les avantgardes, dada et situationnistes, qui sont dans sa mouvance. Cette conversion à la sociologie, loin de se traduire par un abandon des problématiques littéraires, lui permet au contraire de porter sur elles un regard plus incisif en éclairant les implications sociohistoriques de la création littéraire et en restituant à la question de l'écriture sa dimension de subversion:

D'autres tentatives de l'avant-gardisme littéraire m'ont obsédé: liberté arrogante des proses de Lautréamont et d'Alfred Jarry, autodissolution dadaïste du sens chez Tzara et RibemontDessaignes, « lâchez-tout » contrôlé de quelques proses surréalistes, méthode paranoïaque-critique de Salvador Dali, musique sérielle de quelques livres de Malcolm de Chazal, géniale prédisposition à la rupture d'Henri Michaux, etc. Plus tard, chez des écrivains de la Beat Generation, j'ai apprécié le texte brisé par le contexte dans la technique du cut-up (...). (LOURAU, 1994, p. 229).

L'intérêt que n'a cessé de porter René Lourau au surréalisme et à ses entours est d'ailleurs à la mesure de la dimension de rupture à la fois politique et poétique qui portait André Breton et ses amis à s'élever avec une égale violence contre l'institution étatique et contre l'institution littéraire, et à rechercher, - dans l'écriture automatique, dans le rêve, dans le hasard objectif -, les voies d'une logique encore inouïe et ce que Breton appelle « le fonctionnement réel de la pensée »³.

Ainsi, bien au-delà de ce qui pourrait n'être qu'une approche sociologique du champ littéraire ou rester l'exercice d'une passion privée sans incidence professionnelle, la question de l'écriture va engager chez le sociologue René Lourau une réflexion méthodologique et épistémologique fondatrice. La littérature constitue pour lui un champ de transductivité extrêmement fécond qui donne son inflexion particulière à son travail socioanalytique et lui permet d'en mettre à jour les notions clés (en particulier les notions

³ Qu'on en juge par cette citation d'Aragon, où l'on trouvera également une définition très concrète de l'implication de l'écrivain: «L'homme qui se met à écrire ne se trouve pas dans une cloche pneumatique où se fait le vide. C'est un homme qui mange, qui a chaud ou froid, qui se mouche, que le téléphone dérange. Il se lève et marche et se voit dans la glace, et éclate de rire à cause d'une petite ride auprès de son nez, et pourtant ce n'est pas drôle de vieillir, et il se rassied, et il écrit sur le papier blanc que rien ne préparait à cette phrase: 'Claudine, avec son air de ne pas y toucher, faisait dans la petite ville l'effet d'un arc-en-ciel dans la pampa ...'. Louis Aragon, Un roman commence sous vos yeux. In: Oeuvres romanesques complètes, tome II, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade».

d'implication et de transduction): au sens où Bachelard, évoquant la flamme de la chandelle, parle d'« opérateurs d'images » qui « appellent la rêverie »⁴, les textes littéraires sont pour René Lourau des opérateurs de concepts qui éveillent l'imagination socioanalytique⁵. Mais si la littérature peut tenir ce rôle, c'est qu'elle est pour lui le lieu d'une pratique expérientielle et expérimentale, conduite à la fois exemplairement (didactiquement) et à son propre compte (à sa jouissance et à son péril): pratique de lecteur qui, tissant ensemble et faisant résonner les textes entre eux, se fait l'écrivain de ses propres lectures ; pratique de scripteur qui tente de retrouver, dans le rythme de l'écriture et dans la mise à jour de ce hors-texte qui travaille les implications du chercheur, le mouvement et l'insu de la recherche en acte.

En tant que réservoir infini de formes d'écriture, en tant qu'elle ne cesse d'interroger la relation de la forme et du sens, la littérature constitue ainsi l'intertexte⁶ continu et obstiné d'une oeuvre, qui, selon ses moments, se déploie en sa présence explicite, à son entour ou en son absence, mais qui y trouve sa plière singulière, sa fondamentale implication.

L'écriture et la recherche / L'écriture de la recherche

Qu'enseigne la littérature ? Qu'il n'y a pas d'innocence du Verbe. Qu'il n'y a pas de transparence de l'écriture, pas de naturel ou d'évidence de l'énoncé. Que toute parole, parlée ou écrite, est une tension particulière entre la volonté de dire - la force du signifié - et la matière de la langue - les formes du signifiant -. Mieux: que toute forme force le sens, que du travail du signifiant dépend la production du signifié, ou pour reprendre le terme de Meschonnic, que l'écriture engendre, indissolublement liées, des formes-sens. Qu'écrire par conséquent, c'est faire le choix, conscient ou non, explicité ou non, de configurations particulières qui relèvent de genres et de codes établis ou qui les transgressent:

Le laboratoire historique de la littérature mondiale, des Mille et une Nuits à Joyce, même s'il n'est que très faiblement accessible à chacun d'entre nous, offre à qui le métier, défini par Mallarmé, est finalement de transformer le monde en un livre, un choix très riche de modes d'écriture. (LOURAU, 1994, p. 230).

⁴ Gaston Bachelard, *La flamme d'une chandelle*, 1961, cité par René Lourau (1997, p. 53).

⁵ On en aura un exemple dans cet extrait du *Journal* qui compose la deuxième partie de *Implication Transduction*: à la date du lundi 13 juin 1994, Proust est cité comme «le meilleur introducteur à la transduction»: «...Albertine disparue, p. 227, transduction: «...substituts de plaisir se remplaçant l'un l'autre en dégradation successive (...) qui, séparés les uns des autres par des nuances indiscernables, font de notre vie comme une suite de zones concentriques, contiguës, harmoniques et dégradées, autour d'un désir premier qui a donné le ton, éliminé ce qui ne se fond pas avec lui, répandu la teinte 'maîtresse'. Et René Lourau commente: «Il y a tout: dégradation successive, c'est-à-dire déphasage ; zones contiguës, c'est-à-dire propagation de proche en proche ; autour d'un désir premier qui a donné le ton, c'est-à-dire le centre du processus transductif, le germe ; éliminé ce qui ne se fond pas avec lui, c'est-à-dire potentialisation ou implication négative ; et la 'teinte maîtresse' fait penser à la forme maîtresse de Montaigne » (LOURAU, 1997, p. 157).

⁶ Nous citons la définition que René Lourau donne lui-même de ce terme dans le lexique des mots-clés qui suit son article « L'écriture phéniste » In: *Les Cahiers de l'implication*, n° 1, hiver 97/98: « Aucun texte ne s'écrit qui ne fasse entendre d'innombrables autres textes. Ces autres textes présents-absents sont assourdissants, à des degrés divers, dans la paraphrase, le plagiat, le pastiche, la parodie, par absence de référence ou d'indication de citation (ou de reproduction !). En narratologie, le concept d'intertexte fait partie d'un ensemble qui comprend aussi le texte, le hors-texte, le paratexte, l'avanttexte (et l'hypertexte des multimédia).»

L'écriture savante, celle des sciences exactes comme celle des sciences humaines, n'échappe pas à cette fabrique du sens par le travail du signifiant, même si semblent y prévaloir une objectivité de l'énonciation, une transparence de l'énoncé:

J'écris selon quel mode, en suivant les règles de quel genre ? Est-il insensé, dans les sciences de l'homme, de se poser cette question ? Une vision purement instrumentale de l'écriture est déjà un partipris de neutralisation, de dénégation de cet acte tellement peu banal - socialement si impliqué - d'écrire en soumission ou insoumission à l'institué. La fausse évidence d'un seul champ d'écriture pour le compte-rendu ou la conceptualisation dans les sciences de l'homme a de quoi faire sourire (LOURAU, hiver 97/98, pp. 123-124).

C'est dans la question de l'écriture que vient s'articuler la notion-clef de l'implication dont on connaît le développement de plus en plus central dans une oeuvre qui se présente elle-même de plus en plus comme une socioanalyse de l'acte de recherche. Cette notion trouve sa source première dans l'interrogation sur l'écriture de la recherche dans son rapport de commande à l'institution universitaire, scientifique, éditoriale, et, à travers elle, sur la construction de l'objet scientifique et sur la logique à l'oeuvre dans l'activité de recherche. Parmi les multiples formulations données par René Lourau à cette question, nous en choisirons une dont la clause nous semble particulièrement significative:

La relation à l'exposé final, transmissible et/ou publiable, droit d'entrée dans la cité scientifique, [est] tellement intériorisée dans ses normes institutionnelles qu'elle en vient à déterminer par rétroaction les procédures d'investigations, de recueil de données. Il ne suffit pas de dire: « Je ne vois que ce que je veux bien voir. » Il faut ajouter: « Je ne vois que ce que je veux écrire (LOURAU, 1988, p. 15).

Formalisé ailleurs sous le nom d'effet Goody, le lien ici affirmé entre l'écriture finale et le champ de l'observation soumet à la raison graphique le regard du chercheur, la construction de l'objet de recherche et la relation observateur/observé.

La question de l'écriture, telle qu'elle se pose dans les sciences de l'homme, renvoie de fait à un quadruple et complémentaire questionnement: socio-politique (analyse de l'institution), méthodoépistémologique (analyse du modèle logique et épistémologique), logico-sémantique (analyse des formes et des discours), psychoexistential (analyse des implications). Selon les moments de son oeuvre, René Lourau a privilégié tel ou tel de ces aspects, mais il ne fait aucun doute que de plus en plus il a tendu à les tenir ensemble et à montrer leur constitutive interdépendance:

Il existe un continuum entre la question de l'écriture (de l'exposé des résultats) et celle de l'acte social de recherche. Ce dernier croit être légitimé par la Science, alors qu'il l'est d'abord par l'institution, entr'autres par l'écriture savante. Si l'on excepte le type de savant fou créé par le roman noir - le Frankenstein de Marie Shelley ou le Balthazar Claës de Balzac dans La recherche de l'absolu - la plupart des chercheurs cherchent autre chose que la vérité. Certains, à la fin de leur vie, s'en aperçoivent, comme je le montre dans Actes manqués de la recherche (LOURAU, 1997, p. XIX).

C'est précisément dans la postface de ce dernier ouvrage que René Lourau développe de la manière la plus suivie sa réflexion sur l'écriture: problématisant l'implication⁷ du chercheur dans l'acte de sa recherche, il oppose la logique linéaire, unidimensionnelle, du « droit fil du récit », - celle de l'écriture savante lorsqu'elle occulte les implications institutionnelles et personnelles du chercheur -, et une autre logique, sérielle, discontinue, tentée par le fragmentaire et l'inachevé, qui tente de rendre compte de ces strates implicationnelles: « Sans prétendre les retourner comme un gant, on peut faire bouger les archi-évidences rhétoriques du texte institutionnel, afin que puissent être formulées dans le corps du texte les conditions réelles de notre travail.» (LOURAU, 1994, p. 234). Certaines pratiques comme l'écriture automatique, l'écriture sérielle de Fourier et de Proudhon, l'écriture diaristique, ou encore la technique du cut-up des écrivains de la Beat Generation, peuvent servir, sinon de modèles, du moins de points de repères dans la recherche d'une textualité qui réponde à la dimension implicationnelle et transductive de l'acte de recherche et à la logique sérielle, paradigmatique, du travail conceptuel. René Lourau emprunte à la linguistique, et en particulier à Roman Jakobson, le modèle théorique qui lui permet de rendre compte de l'épaisseur de l'activité scripturale de recherche, occultée par le faux-semblant du fil du discours savant: il s'agit de passer de

l'horizontalité de l'axe syntagmatique (les mots associés en phrases, les phrases en paragraphes, les paragraphes en texte) à la verticalité de l'axe paradigmatique, bourdonnant de synonymes et d'antonymes parmi lesquels, en éliminant, le langage se construit (LOURAU, 1994, p. 230).

Le texte institutionnel voudrait faire croire qu'il n'y a pas de contexte: il se donne comme une pure horizontalité, déroulant de A à Z, c'est-à-dire entre un commencement absolu et un ultime achèvement, la succession linéaire, continue et ordonnée (syntagmatique) de son cours. Il impose dans le même temps une représentation de la recherche comme activité autonome (qui se donne à elle-même sa propre loi), abstraite (détachée des réalités de l'institution, de l'histoire et de la psyché), obéissant à un processus logique linéaire, non-contradictoire, et maîtrisé de point en point. L'écriture de la recherche (et donc la recherche elle-même), pas plus que l'écriture littéraire, ne se construit selon la linéarité abstraite d'un vecteur mathématique. De même que la fonction poétique est définie par Jakobson comme la projection de l'axe paradigmatique sur l'axe syntagmatique, une poétique de la recherche doit tenir compte de l'épaisseur et de l'opacité que projettent sur le processus heuristique et sur sa textualisation les facteurs contextuels et implicationnels. C'est à la verticalité de l'axe paradigmatique, - axe de la sélection dans l'épaisseur phonétique, lexicale, sémantique de la langue -, que René Lourau confie le soin de représenter la charge implicationnelle que dissimule le discours unidimensionnel, et c'est à partir de cette verticalité qu'il interroge la capacité de l'analyse institutionnelle à inventer de nouvelles formes d'écriture:

⁷ Nous retiendrons cette définition où se révèlent toute la polyvalence et la contradiction motrice qu'il attache à l'implication: «l'élément personnel, affectif qui à la fois produit et perturbe comme forme et force invisible qui se cache et se révèle dans les contradictions de nos drames individuels». In: LOURAU, 1994, pp. 21-22.

Telle est la problématique qu'à ma propre surprise suscite ma recherche. Mon discours, relativement classique - bien que partiellement sérialisé, désyntagmatisé sur les actes manqués de la recherche, témoigne parce que trop classique, d'un échec de la prophétie de l'analyse institutionnelle. Cet échec est inscrit dans la prophétie elle-même. C'est l'échec de la prophétie de l'échec, l'élément contradictoire dans la théorie de l'implication, incapable jusqu'ici d'intégrer les implications de la théorie dans une nouvelle écriture (LOURAU, 1994, p. 233).

« L'inquiétante intimité de la recherche »: écrire l'implication ? Le dernier écrit de René Lourau dont nous disposons aujourd'hui est consacré au rêve, plus exactement au rêver, et se donne comme une enquête sur la logique (LOURAU, 1999). Le propos de René Lourau est de restituer le rêve au rêve, de le soustraire au rapt et au découpage au cutter de l'interprétation, pour montrer tout au contraire que « c'est le rêve qui nous analyse »:

Le parti pris ainsi énoncé se réfère à une théorie de l'implication du chercheur dans ce qu'il cherche et dans la situation de recherche. Le rêve n'est réductible ni à un message en code - à décoder - ni à une splendide création poétique, ni à une pure fonction physiologique (...): il est un analyseur de notre individuation, de la construction permanente de nous-même. Il suggère l'existence, au sens fort du terme, d'une autre logique (...), une logique en acte, non discursive, en interférences fréquentes avec la logique dite rationnelle et cependant irréductible à toutes celles que supposent les divers délires d'interprétation, qu'ils se couvrent ou non du masque de la logique classificatrice (LOURAU, 1999, p.6).

René Lourau retrouve dans son analyse du rêver les axes de réflexion et les notions développés dans le dialogue qu'il entretient avec les oeuvres de Gilbert Simondon et de Jacques Ravatin⁸: la crise de l'objet développée autour de la notion d'objet phéniste, le processus d'individuation et les notions de localisation/délocalisation et globalisation, le mode de constitution d'un autre champ de cohérence et les notions de métastabilité et de transductivité. Ce n'est pas le lieu dans cet article de traiter de ces questions dans le détail, mais elles ressortissent toutes à la question centrale de l'autre logique, et interrogent à leur tour la possibilité d'une autre écriture. Dans le premier numéro des Cahiers de l'implication, René Lourau avait fixé dans une formule vigoureuse le cadre de cette problématique - « L'implication énoncée dans l'écriture invite à ne pas laisser de côté le problème de l'écriture de l'implication » (LOURAU, hiver 97/98, p. 123) - et développé à sa suite le concept d'écriture phéniste:

L'écriture phéniste est un travail, tour à tour agréable et angoissant, pour délocaliser les fonctionnalités du texte institutionnel allant de soi (...). Comme les récits de rêve, récits seconds d'événements non observables et non reproductibles, situés dans un autre champ de cohérence, l'écriture phéniste est d'abord le hurlement silencieux de l'absence poussant son groin toute la sainte journée (LOURAU, hiver 97/98, pp. 128 et 130).

L'oeuvre de René Lourau, de façon de plus en plus affirmée, a pris le risque de cette écriture de l'implication et de cette délocalisation des fonctionnalités institutionnelles. On le sait, c'est à la tenue et

⁸ En particulier: SIMONDON, 1958, 1969 ; 1989 ; 1995, et RAVATIN, 1992.

à la publication des journaux qui accompagnent la conception et la rédaction de ses ouvrages, qu'il remet d'abord le soin de rendre compte de « l'inquiétante intimité de la recherche » (LOURAU, 1988), une intimité qui n'est pas seulement autobiographique, mais qui renvoie au chantier de la recherche, à ce pêle-mêle de matériaux, d'intuitions, de résonances qui forme le quotidien du travail conceptuel, quotidien à la fois répétitif et sans cesse entrecoupé qui apparente l'écriture du journal à l'écriture sérielle et à l'écriture du cut-up⁹. Intercalés entre les chapitres ou reportés en fin d'ouvrage, les fragments de journal permettent de faire droit au hors-texte, - c'est-à-dire à ce qui est réputé n'avoir pas sa place dans le texte, à ce qui est rejeté comme trop intime, sans intérêt, non-légitime -, et visent à produire, dans le rapport au texte, des effets de contiguïté, de surimpression, de mise en abyme, qui brisent la linéarité textuelle et restituent à la recherche ses détours et son épaisseur. Le journal, dans ses débordements intimistes, permet de donner des éléments de réponse à la question du « comment se passe la recherche »:

Il exprime la dynamique de toute description centrée sur ce qui se passe dans l'acte de recherche entendu comme pratique sociale, éminemment questionnante, problématique. Débordement, risque de contamination. Par quoi ? Par les rapports sociaux très concrets qui organisent (et sont organisés par) l'acte de recherche ? Le fonctionnement réel de l'intelligentsia ? les petites faiblesses des « savants » ? leur corps ? leur passion d'écrire, de publier, d'être admirés, d'exister sur le marché culturel ou idéologique ? leur penchant souvent inavoué pour l'écriture, la création, l'esthétique, la littérature ?¹⁰ (LOURAU, 1988, p.25).

Par ailleurs, l'écriture diaristique, parce qu'elle permet de rapprocher simplement en les juxtaposant des faits, des idées, des notions, des références, appartenant à des domaines éloignés l'un de l'autre, parce qu'elle n'est pas tenue de travestir le matériau brut, d'aménager les transitions et les liens, et en quelque sorte de lisser la démarche de la pensée en en gommant les impuretés et les rouages, renvoie une image, sinon transparente, du moins significative, de l'acte de la recherche: elle rend visible en particulier, outre l'implication du chercheur, la dimension transductive de la démarche créative de la recherche, qui procède, non pas de manière linéaire et continue, mais selon une logique de la relation de proche en proche à partir d'un centre ou d'un «germe », en quoi elle rejoint tant le processus germinatif de la création littéraire que la logique du rêver.

Et tel est bien le projet poursuivi par René Lourau dans le travail sur les formes qui accompagne ses ouvrages, ou plutôt qui constitue leur matière même et par lequel il crée un rapport mimétique entre la forme de l'oeuvre et son objet théorique. Empressons-nous d'ajouter que cette mimesis n'est ni gratuite ni passive, mais qu'elle tend à produire une forme-sens en laquelle, tout comme dans le texte poétique, fond et forme ne sont plus dissociables. Mais à la fonction esthétique qui est au premier chef

⁹ Fragments de journal dans Actes manqués de la recherche, p. 48, à la date du dimanche 23 août 1992: « Quand on regarde par la fenêtre ou qu'on descend une rue, notre conscience de la réalité est parasitée par des faits ou des détails fortuits. La vie est un cutup. Il est faux de prétendre écrire dans une bulle hors du temps. » William Burroughs, interview Libération, par Ginsberg.

¹⁰ « J'ai toujours été 'cut-up' sans oser le montrer, sauf par éclairs 'dadaïstes' ».

la fonction du poème, répond ici une fonction à la fois heuristique et didactique: il s'agit, en en retrouvant et en en exhibant le processus, d'entrer dans le laboratoire de la recherche en train de se faire, d'accéder à une recherche de la recherche, et par conséquent d'établir la poétique de la recherche (théorie de la recherche comme création) en en expérimentant une poésis (une création en acte)¹¹.

Aussi le journal, dont la pratique chez René Lourau a des origines littéraires clairement reconnues, ne constitue-t-il pas le seul recours à un mode d'écriture différent et entre-t-il en combinaison avec d'autres formes et d'autres expériences scripturales. L'une des plus anciennes est certainement celle de la série qui l'amène à reconduire un même type d'objet ou d'étude dans un acte de recension qui joue à la fois sur la répétition et sur la variation: ce principe de l'écriture sérielle, où l'on retrouve l'axe vertical du paradigme, est présent dans *Autodissolution des avantgardes* et dans ses quarante manifestes d'autodissolution (*Quarante petites négations très sympathiques*)¹², dans *Le Journal de recherche* dont l'objet est approché sous différentes variantes (ethnologique, sociologique, philosophique, professionnelle, etc.) et se complète en final du propre journal de l'auteur (*Fragment du journal de ce livre*), lequel reflète à son tour le travail conduit autour de ces journaux de recherche et l'implication de l'auteur dans cette recherche.¹³ Et c'est encore une construction sérielle que nous trouvons à la base de *Actes manqués de la recherche*, où la notion-titre est éprouvée paradigmatiquement dans une addition (plutôt qu'une succession) d'études consacrées à Dewey, Auguste Comte, Lévy-Bruhl, Freud, Flaubert, Artaud, entrecoupées cette fois par des *Fragments de journal*.

Mais c'est certainement dans *Implication Transduction* que René Lourau a mené le plus loin son projet d'écriture de la recherche ; il y affirme dès l'entrée la prégnance de la forme dans l'entreprise d'écriture et la manière dont, se forçant un chemin, elle trouve son registre, son allure, son mode de prolifération:

La forme de ces quelques textes est impliquée dans l'intention de les écrire. L'intention se construit, bien en-deçà des motivations et de la subjectivité, sous l'effet des ondes de forme, à mesure que cette dernière, au départ faiblement justifiée, s'impose par le partipris de textes courts, par la vitesse relative de l'écriture et bien sûr par la liberté du genre paramusical qu'est la «variation» sur un thème (LOURAU, 1997, p.XVII).

Implication Transduction est composé de deux parties, dont les titres ont valeur programmatique dans le champ de l'écriture (même si le titre de la seconde est en partie énigmatique, nous y reviendrons): *Dix variations en écriture transductive pour la première*; *Nipponites mirabilis - Ecriture diaristique pour la seconde*. Face à la sérialité toujours guettée par la rigidité de la reprise dans

¹¹ De la même façon que les meilleurs Arts poétiques ne se trouvent pas dans les traités qui dissertent de poésie, mais dans les poèmes qui la font.

¹² LOURAU, 1980.

¹³ Signalons que dans cet ouvrage, à côté du classique index des auteurs cités, apparaît un index du fragment du journal qui contribue à donner au journal le même statut de scientificité qu'au corps de l'ouvrage, autrement dit à incorporer le journal comme une des dimensions de la recherche.

les mêmes termes, la variation apporte la modulation, le jeu sur la vitesse, et surtout la propagation du mouvement: la variation est par définition transductive:

Les trois premières variations disent l'apport à mes propres recherches de quelques auteurs qui, depuis quelques temps, me font rêver: intertexte de base, fourni en exergue de la première variation et qui, explicite ou en palimpseste, se propage tout au long des dix variations. On constatera que cette technique tente de matérialiser la démarche transductive (LOURAU, 1997, p.XVIII).

De sorte que le « sujet » de ces dix variations, tout autant que les thèmes qui les traversent et s'y entrecroisent (l'individuation, les champs de cohérence, le local et le global, l'«objet», l'implication, et puis aussi la vie, la mort...) au gré des lectures (Lupasco, Simondon, mais aussi Balzac, Fourier, Poe, Bachelard, Jean-Pierre Faye, etc.) et des rencontres (Jacques Ravatin, Jacques Benveniste), n'est autre que cette traversée et cet entrecroisement même. La variation est le véritable sujet de la variation, et ici se dévoile ce qui est peut-être l'esthétique de René Lourau: ni une pensée de l'art pour l'art, ni une pensée de l'art asservi à une théorie, mais un accès aux « forces imaginantes qui produisent des germes où la forme est enfoncée dans une substance, où la forme est interne » (BACHELARD, 1942, apud LOURAU, 1997, p. 54), c'est-à-dire une saisie du mouvement profond de la pensée créatrice, à la fois force et forme, force douée de forme, forme qui impose sa force. S'il fallait donner une image plastique de cette forme interne à la matière, peut-être pourrait-on évoquer les marbres de Michel-Ange (en particulier les quatre Esclaves de l'Academia de Florence) où les formes semblent surgir d'une poussée de la pierre brute, ou encore, si souvent évoqué (invoqué) dans Implication Transduction, le tableau du Chef d'oeuvre inconnu de Balzac, où un pied de femme d'une absolue perfection émerge d'un magma de traits et de couleurs. Le journal qui compose la seconde partie, mis très explicitement sur le même plan que la première (et non en annexe ou en complément) et dont le volume fait plus du double de celle-ci, est introduit sous l'intitulé mystérieux de Nipponites mirabilis ; l'exergue emprunté à Eric Duyckaerts dans Hegel ou la vie en rose révèle que sous ce nom savant se cache un coquillage, et plus précisément une ammonite, qui « ne se contente pas de pousser en spirale logarithmique, mais s'entortille sur elle-même dans toutes les directions » (LOURAU, 1997, p. 67): admirable symbole de l'écriture diaristique et de sa dimension éminemment transductive. On retrouve dans le journal, mêlés à des fragments autocensurés du quotidien biographique, les thèmes, les lectures, les « personnages » des Variations, saisis dans la discontinuité et la répétition de la coulée temporelle de la recherche. Cependant, si les deux parties sont formellement distinctes, il semble que s'opèrent entre elles des échanges et que le rapport métastable qui s'installe de l'une à l'autre est celui, pour reprendre un titre de Breton, de vases communicants: l'« intertexte autobiographique »¹⁴ est présent dans les Variations, l'exposé construit n'est pas absent du journal. A travers cet ébranlement de leur statut respectif, se fait jour une perturbation des genres (du bon et du mauvais), dont l'intention instituante clairement

¹⁴ L'expression est de René Lourau, 1997, p. 45.

assumée, prenant pour cible l'imposition de la raison graphique, vise à proposer les voies, elles-mêmes éminemment métastables et toujours à refaire, d'une écriture de la recherche.

A la date du 22 novembre 1993, René Lourau reconnaît ce qu'il désigne comme étant son acte manqué: l'oubli et la redécouverte tardive de la théorie transductive dans un texte de Henri Lefebvre (LOURAU, 1997, p. 101). Ainsi boucle-t-il lui-même transductivement la boucle: de l'été 1962 où, jeune thésard épris de littérature et passionné par le surréalisme, il rencontre Henri Lefebvre, jusqu'à la relecture trente ans plus tard de Logique formelle, logique dialectique (1947, 1969), où il retrouve chez celui qui fut son maître le «germe» de ce qui sera l'aboutissement de sa réflexion sur la recherche. L'on voudra bien voir dans cette « anecdote », où le hasard objectif, l'implication et la transduction jouent chacun leur rôle, une parabole concrète de cette poétique de la recherche que nous avons tenté de reconnaître dans son oeuvre.

Références bibliographiques

BACHELARD, G. L'eau et les rêves. Paris: José Corti, 1942.

LEFEBVRE, H. Logique formelle, logique dialectique. Paris: Ed. Sociales, 1947 ; Anthropos, 1969.

LOURAU, René. Autodissolution des avant-gardes. Paris: Editions Galilée, 1980.

LOURAU, René. Le Journal de recherche. Matériaux d'une théorie de l'implication. Paris: Méridiens Klincksieck, 1988.

LOURAU, René. Actes manqués de la recherche. Paris: PUF, 1994.

LOURAU, René. Implication Transduction. Paris: Anthropos, 1997.

LOURAU, René. L'écriture phéniste. In: Les Cahiers de l'implication. SaintDenis:Université de Paris 8. Ano 1, n.1, pp. 123-138, hiver 97/98.

LOURAU, René . Le rêve, enquête sur la logique. Document tapuscrit, 1999.

RAVATIN, J. Théorie des champs de cohérence. Nîmes: Lacour éditeur, 1992.

SIMONDON, G. Du mode d'existence des objets techniques. Paris: AubierMontaigne, 1958, 1969.

SIMONDON, G.. L'individuation psychique et collective. Paris: Aubier, 1989.

SIMONDON, G.. L'individu et sa genèse physico-biologique. Paris: PUF, 1995.